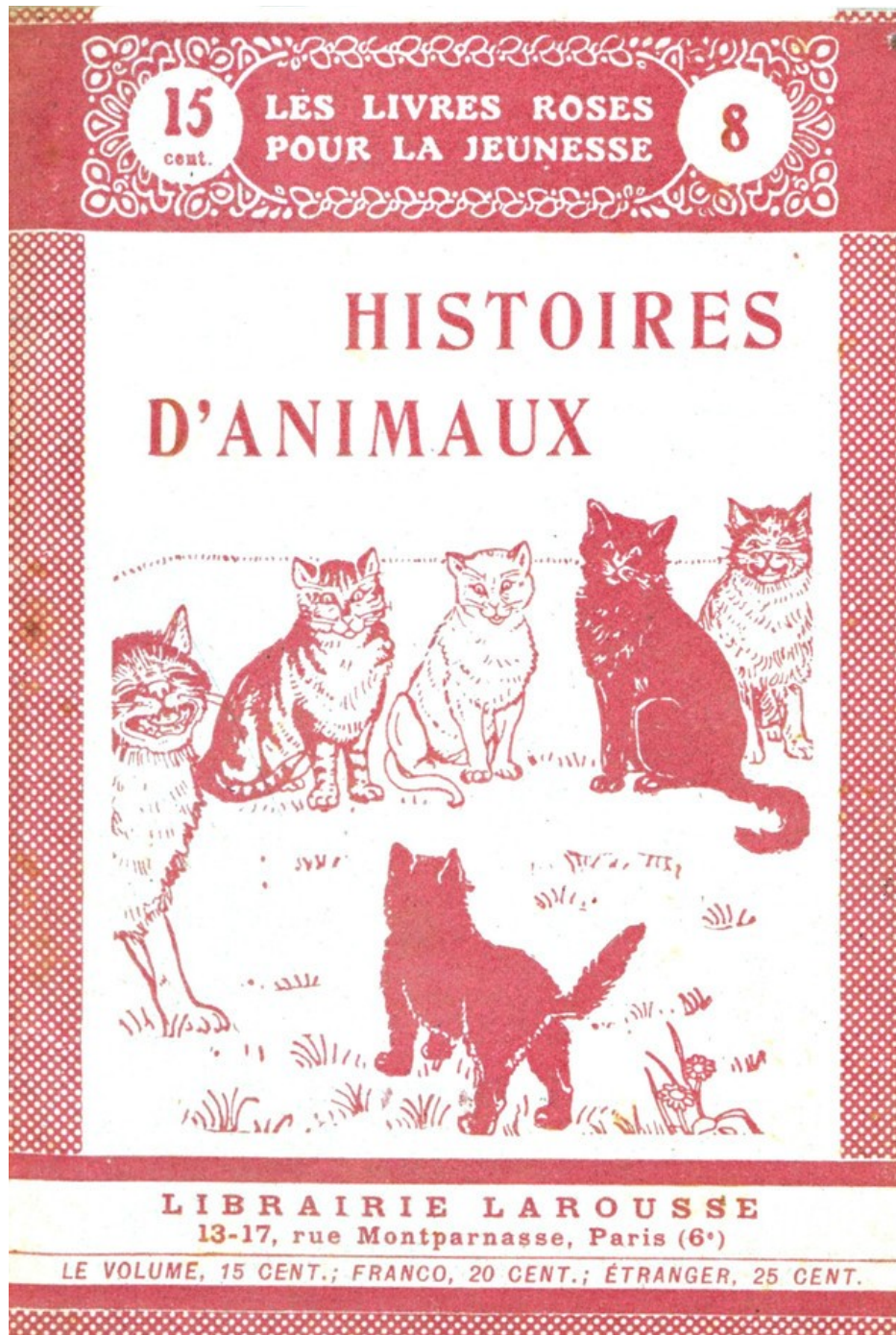


Les livres roses

Histoires d'animaux



Adaptation du texte : Mlle Latappy
Illustrations : Brinsley Le Fanu
Mise en forme : Cyrille Largillier

Table des matières

Préface.....	3
Les aventures de Noiraud.....	4
Le Père Renard.....	12
Un ménage de souris.....	15
Mango et son maître.....	20
Carlo et les oiseaux blessés.....	24
Léon au cirque.....	28
Le caniche français.....	36
Comment Jacko sauva la vie de son maître.....	40
Boohoo le tigre.....	45

Préface

Mes chers enfants,

J'espère que cette petite collection d'histoires vous fera plaisir ; elles sont toutes consacrées aux animaux, et je souhaite qu'elles vous apprennent à vous intéresser davantage aux bêtes que vous comptez parmi vos amis. Car c'est une grave erreur de croire que vous ne pouvez avoir d'amis que parmi les gens qui s'habillent et se déshabillent tous les jours. Un grand nombre de vos amis, les plus fidèles et les plus aimants, ne changent jamais d'habits matin ou soir, qu'ils soient de fourrure ou de plumes. Et plus vous aurez d'amis parmi ceux qui ne s'habillent pas, plus vous serez heureux et plus vous serez utile. Il est bon d'aimer. Il vaut mieux aimer une fleur que de ne rien aimer du tout ; mais il vaut mieux encore aimer un être animé et aimant qu'un être qui ne peut que croître et fleurir.

Tout être animé peut vous apprendre bien des choses, si seulement vous prenez la peine de l'observer. Il ne peut pas parler ; mais il sait faire beaucoup d'autres choses qui vous seront d'utiles leçons. Et il peut aussi vous apprendre à être attentif et ponctuel, à vous soucier de ses besoins et à le corriger de ses défauts.

Faites toujours à vos animaux favoris ce que vous voudriez que vos parents vous fassent. Et, quand vous êtes ennuyé parce que votre père ou votre mère ne vous donne pas tout de suite tout ce que vous voudriez avoir, rappelez-vous combien de fois il a fallu refuser à votre favori ce qu'il voulait et comme il acceptait votre refus gentiment. Votre minet ne boude pas toute la journée parce que vous ne lui permettez pas de manger votre serin, et le chien de votre frère ne se fâche point parce que vous ne le laissez pas tourmenter votre chat.

Croyez-moi : si nous avions toujours le caractère aussi bien fait que vos minets, nous serions plus heureux que nous le sommes souvent, tous, tant que nous sommes, petits et grands. Aussi, j'espère que ces histoires vous feront aimer davantage les bêtes et les oiseaux ; car plus vous aimerez, plus vous serez heureux.

Vos amis, les éditeurs

Les aventures de Noiraud

Noiraud n'était qu'un pauvre petit chat à l'aspect minable ; mais il était le seul bien de son petit maître, et petit maître l'aimait tendrement. Il s'appelait Johnnie Hill et il demeurait avec sa mère dans une petite ruelle d'un petit bourg.



La mère de Johnnie était veuve, et elle travaillait dur toute la journée ; mais ce n'était qu'avec peine qu'elle arrivait à payer son modeste loyer et à gagner assez pour ne pas mourir de faim, elle et son enfant.

Johnnie n'avait pas de jouets, pas de livres, pas de jolies choses à lui, – rien que Noiraud. C'est peut-être pour cela qu'il y tenait tant, sans compter que c'était une bien gentille petite bête, avec ses jolies pattes blanches et ses petites mines enjouées. Souvent, quand Johnnie et sa mère étaient assis à table, Noiraud gambadant autour d'eux, Johnnie déposait son couteau et sa fourchette, et, le regardant, disait à sa mère : « Il n'est peut-être pas bien joli, mais c'est un trésor ! » Et la mère souriait avec un signe d'assentiment.

Ah ! ces trois-là étaient bien heureux ensemble, bien que les temps fussent durs, et les repas maigres.

Un jour que la mère était sortie, il vint un gros homme au visage dur, et dont la voix rude fit presque perdre l'esprit de peur au pauvre Johnnie. Il voulait absolument que la mère de Johnnie fût chez elle, bien que l'enfant lui affirmât l'avoir vue de ses propres yeux sortir de la maison moins d'une demi-heure

auparavant ; et il semblait croire que la veuve se cachait de lui, et avait peur de se trouver en sa présence ; ce qui ne serait pas bien étonnant, pensait Johnnie en regardant la vilaine face rouge de l'homme.



À la fin, l'homme se lassa d'injurier Johnnie et sa maman, et il s'en alla en disant, d'un ton bourru, que si la femme n'était pas chez elle quand il reviendrait le lendemain, ce serait tant pis pour elle, et qu'elle savait bien ce qui arriverait.

Quand la veuve rentra, son fils lui raconta la visite de l'homme et leur conversation.

La veuve se mit à pleurer amèrement : « C'est le loyer de la semaine qu'il veut, » dit-elle. Puis elle dit à Johnnie que si elle ne pouvait, pas payer son loyer quand l'homme reviendrait le lendemain, on les chasserait de leur maison et on les jetterait dans la rue. Et alors, Johnnie se mit à pleurer aussi.



Ce soir-là Noiraud fit tout ce qu'il put pour distraire la veuve et son fils ; mais ils étaient trop tristes l'un et l'autre pour faire grande attention à lui ; alors Noiraud cessa ses gambades, et, sautant sur le dossier de leurs chaises, il se mit à se trotter gentiment contre la joue de Johnnie, puis contre celle de sa maman, comme pour dire : « Je ne comprends pas très bien ce qu'il y a, mais je suis bien fâché pour vous. »

La veuve tressaillit quand la douce figure de Noiraud lui toucha la joue : « Tiens ! s'écria-t-elle, j'avais tout à fait oublié ; mais cela ferait juste le compte ! Il faut vendre Noiraud ! »

— « Vendre Noiraud ? » s'écria Johnnie, en regardant sa mère, tout pâle et les yeux grands ouverts.

La veuve raconta alors à Johnnie que le voiturier lui avait dit, un jour, qu'il connaissait quelqu'un qui donnerait volontiers une pièce de quarante sous pour avoir Noiraud ; à ce moment-là, elle ne s'en était pas souciée parce qu'elle savait

combien Johnnie aimait son chat ; mais maintenant, il fallait bien payer le loyer, et se décider au départ de Noiraud.

Ce soir-là Noiraud fut enfermé dans une petite manne, et donné au commissionnaire en échange de quarante sous, et le pauvre petit Johnnie se pelotonna dans son petit lit, et s'endormit à force de pleurer.

Il n'avait pas fallu beaucoup de cajoleries pour décider Noiraud à entrer dans le panier. Il avait cru que Johnnie voulait jouer à un jeu nouveau, et il avait sauté dans le panier de très bonne grâce ; mais quand le couvercle fut resté fermé pendant quelque temps et que les cahots de la voiture commencèrent à faire rouler le panier de ci, de-là, Noiraud eut peur, et il se mit à miauler lamentablement : « Laisse-moi sortir, mon cher Johnnie, laisse-moi sortir », criait-il, aussi clairement que le peut un minet. Mais Johnnie, pendant ce temps, s'était endormi à force de pleurer, et il ne pouvait pas l'entendre.

Pouf ! pouf ! faisait le panier. La voiture eut un dernier cahot avant de s'arrêter à une maison, à moitié chemin sur la route, et le panier, avec Noiraud dedans, fut renversé sens dessus dessous, et faillit rouler à bas sur le chemin.

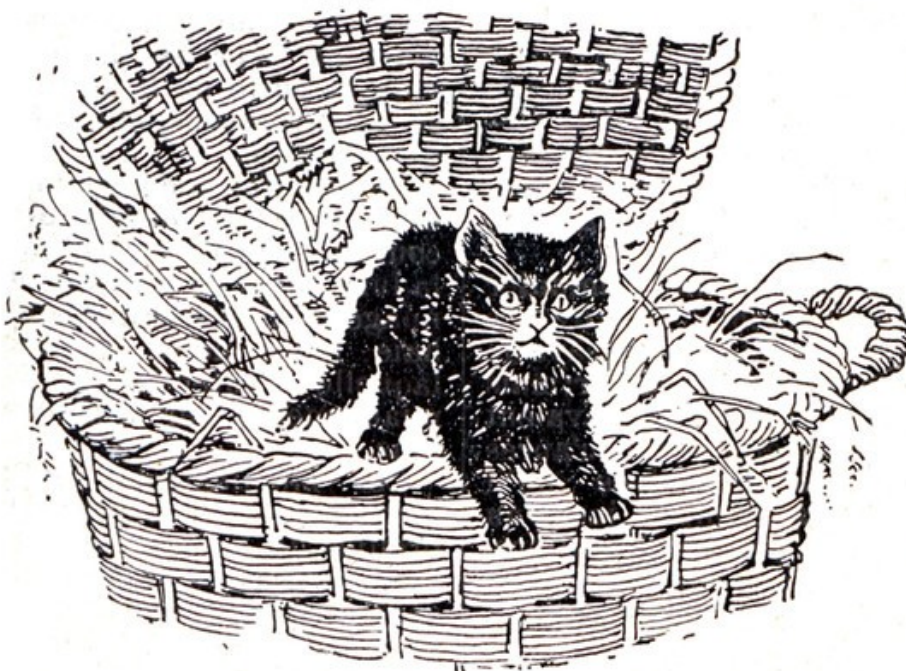
— « Prenez garde ! » cria une voix ; et le panier et Noiraud furent descendus avec soin et portés dans l'auberge.

— « Que portez-vous là, « Monsieur Miles ? », demanda la femme de l'aubergiste.

« — Un petit chat », répondit le voiturier.

— « Ah ! le pauvre ! dit la femme. Attendez que je lui donne un peu de lait. »

On souleva le couvercle, et Noiraud sauta hors du panier, à moitié mort de faim et tout effaré. Voyant une soucoupe de lait, il s'y traîna avec peine, et se mit à boire avidement.



Avant qu'il eût fini, le voiturier saisit le pauvre Noiraud par la peau du cou, et le rejeta dans le panier ; et de nouveau le panier se mit à sauter et à danser dans la carriole.

Quand la carriole du voiturier s'arrêta de nouveau, cette fois devant une vieille ferme, il faisait tout à fait nuit. La porte de la maison s'ouvrit, et une jolie servante descendit le sentier d'un pas léger.

Noiraud l'entendit demander :

— « Qu'avez-vous pour nous, ce soir, Monsieur Miles ? »

— « Un petit chat pour la patronne », répliqua le voiturier.

— « Ah ! le diable emporte ces chats ! Comme si nous n'en avons pas assez déjà ! Donnez-le-moi, et je vais le mettre dans la grange pour cette nuit. »

La servante porta le panier dans la grange : elle retira le couvercle et s'en alla, fermant la porte à clé derrière elle, et laissant le pauvre Noiraud seul dans la grande grange toute noire.

Noiraud se mit à miauler plaintivement ; il étira ses membres raidis, et essaya de se traîner hors du panier ; mais le froid et le voyage l'avaient engourdi, et ce ne fut qu'après plusieurs tentatives qu'il réussit à grimper jusqu'au bord ; là, perdant l'équilibre, il dégringola sur le plancher de la grange, heureusement couvert de paille.

Noiraud se mit à regarder tout autour de lui, clignant ses petits yeux verts, et essayant de découvrir où l'on avait bien pu mettre la soucoupe de lait qu'il espérait trouver ; mais il n'y avait ni soucoupe, ni lait. Tout à coup, une forme à la longue queue et aux moustaches noires surgit auprès de lui, et le regarda en grinçant ses longues dents jaunes. Noiraud, qui avait perdu sa mère quand il était tout petit, et qui n'avait pas encore appris à reconnaître un rat, fut épouvanté,



et fit un bond de côté de plus de deux pieds de haut. Alors, il y eut un bruit d'ailes, et deux yeux flamboyants passèrent devant lui comme 1 éclair ; le rat poussa un cri ; et Noiraud, à moitié mort de peur, se précipita vers la porte de la grange, se faufila dessous, et s'enfuit dans la nuit.

Pauvre Noiraud ! comme il avait peur ! Il courait, et il courait ! jusqu'à ce qu'enfin la lune sortît de derrière un nuage et lui fit voir une haute haie toute noire, derrière laquelle s'entendaient des miaulements sur différents tons.

Ces miaulements furent comme une musique aux oreilles de Noiraud, car ils semblaient annoncer la présence toute proche de compagnons. Il ne manquait pas de trous dans la haie, et Noiraud se glissa par un de ces trous ; il se trouva alors sur une pelouse qui s'étendait jusque sous les fenêtres d'une petite maison.

La lune éclairait cette pelouse sur laquelle plusieurs chats étaient assis en rond : chats noirs, chats tigrés, chats mouchetés, chats blancs ; toutes, sortes de chats.

— « Miaou ! miaou ! » dirent les chats en voyant Noiraud s'avancer vers eux.
« Qui êtes-vous ? »

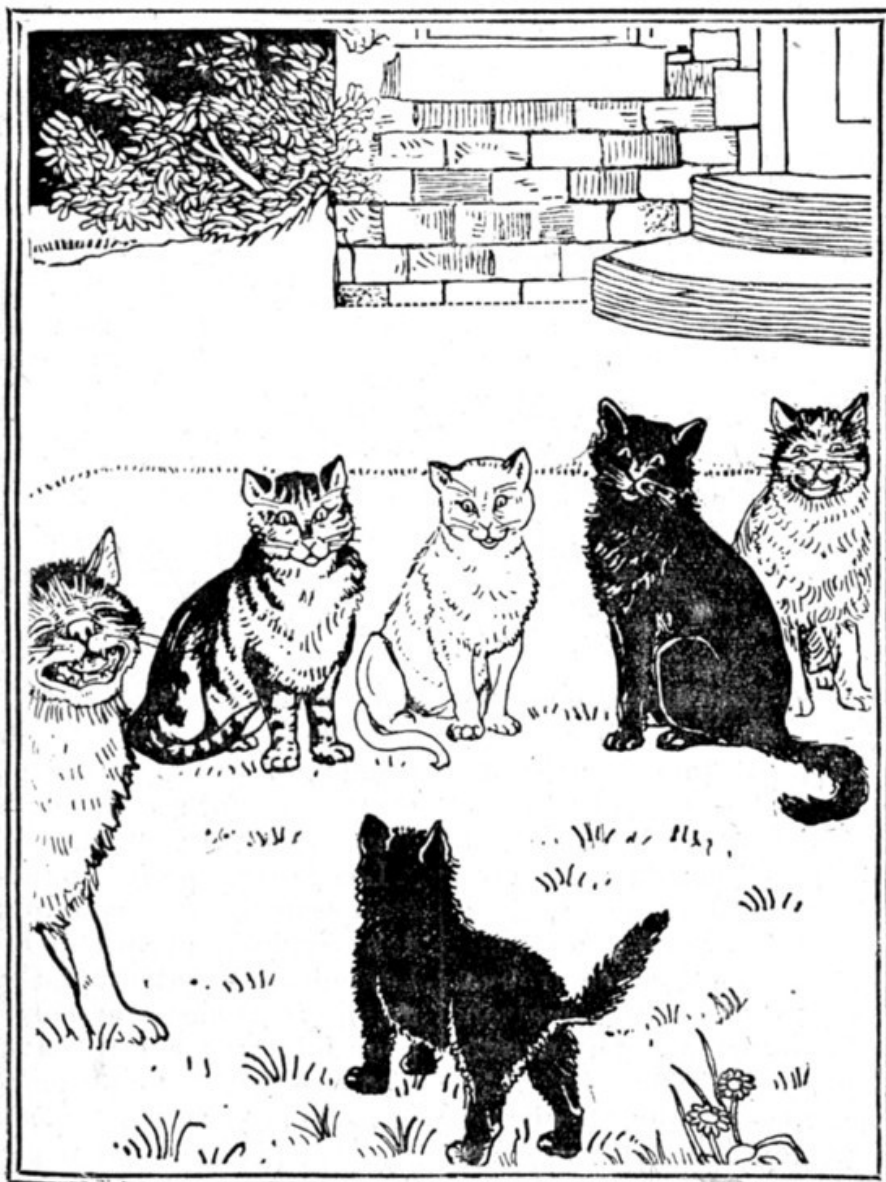
Noiraud raconta son histoire, et la grande peur qu'il avait eue dans la grange.

Tous les chats se mirent à rire.

— « Ho ! Ho ! » dit un gros matou ; « je m'en vais faire un' tour dans cette grange ; j'ai quelque chose à dire à ce rat. Ne pas reconnaître un rat ? On n'a pas idée de cela ! ah ! ah ! » Et le voilà parti, riant en lui-même.

Et tous les autres chats se levèrent en disant qu'ils devaient se dépêcher, ou qu'ils seraient en retard pour le concert de minuit.

Le pauvre petit Noiraud se trouva seul encore une fois. Il aurait bien voulu que l'un des chats fût resté avec lui ; mais comme ils s'étaient tous moqués de lui, il n'osa



pas le demander ; se tentant bien isolé et malheureux, il reprit sa course à travers le jardin, puis le long de la grande route, et il arriva à un ruisseau. Il ne savait pas comment faire pour traverser ce ruisseau ; et, comme il ne voulait pas retourner au jardin où il avait rencontré les chats, ni à la grange, et comme il avait envie de dormir, il se coucha sur l'herbe au pied d'un arbre, se pelotonna sur lui-même, et s'endormit.

Il dormit longtemps ; car, lorsqu'il s'éveilla, le soleil était déjà haut à l'horizon. On bavardait dans l'arbre au-dessus de sa tête, et, ayant levé les yeux, Noiraud vit un petit écureuil brun. Une branche d'arbre s'étendait à moitié chemin à travers le ruisseau, et l'écureuil trottait tout le long de cette branche. Quand il arriva au bout, il sauta ; la branche se releva derrière lui, et l'écureuil se trouva de l'autre côté de l'eau.

— « Cela m'a l'air assez facile », se dit Noiraud ; et il décida qu'il lui fallait essayer de traverser le ruisseau de la même manière.

Noiraud grimpa le long du tronc de l'arbre, et se traîna avec précaution le long de la branche ; mais, avant qu'il fût parvenu à moitié chemin, il perdit l'équilibre, et tomba dans l'eau.



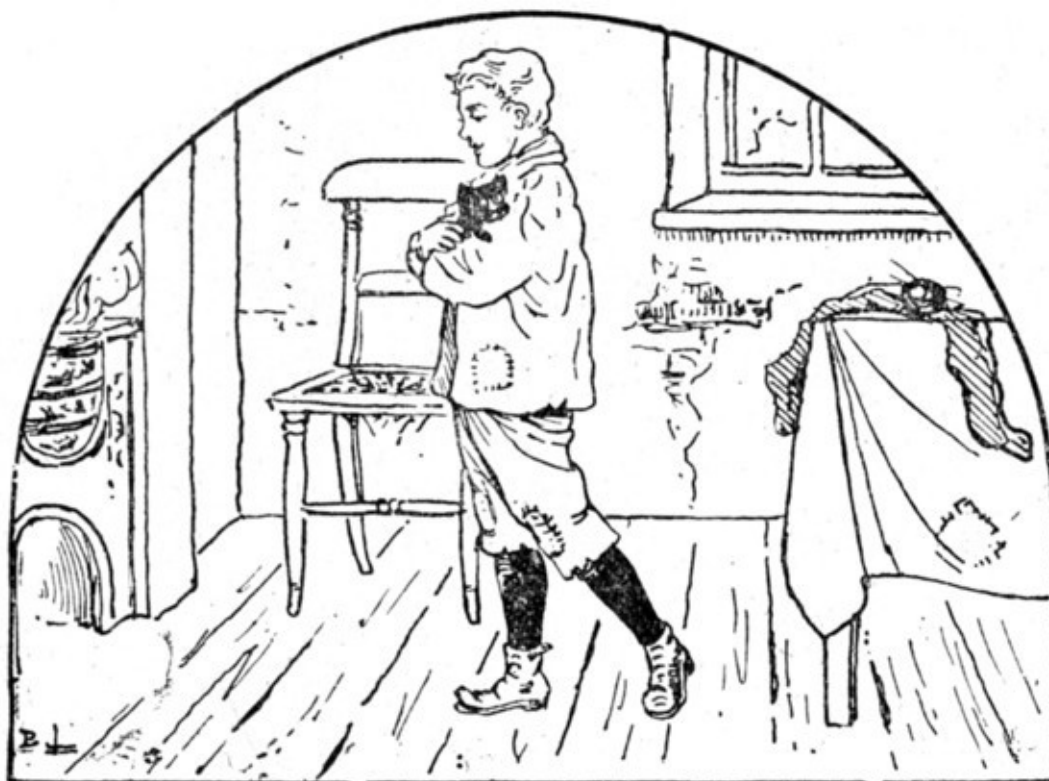
Mais il tomba près du bord, et il en fut quitte pour un petit bain. Il se mit à courir le long du bord jusqu'à ce qu'il fût bien séché ; puis, étant arrivé à un sentier, il le prit, et se trouva bientôt en face de la maison où le voiturier s'était arrêté la première fois. Là, il y avait un carrefour, et Noiraud se demandait quelle route il fallait prendre, quand un bouledogue sortit de l'auberge en courant, et se précipita sur lui. Sans un moment d'hésitation, Noiraud s'élança sur la route la plus proche,

et se mit à courir de toutes ses forces, le bouledogue le suivant de près.

Le pauvre petit Johnnie était assis dans la chaumière de sa maman, au coin du feu. Le lendemain était Noël. Cela ne signifiait pas grand chose pour Johnnie ; car il n'avait rien à espérer pour ce jour-là, – pas de livres neufs, pas de jouets, pas de plum-pudding, – pas même Noiraud avec qui s'amuser. Ah ! il était bien malheureux ! Et si seulement le vilain homme avait bien voulu attendre, sa mère pouvait payer les quarante sous maintenant, et il n'aurait pas été nécessaire de vendre Noiraud.

— « Miaou ! miaou ! » – Crac ! crac ! crac... Qu'est-ce que ce bruit ? Johnnie se lève, et va ouvrir la porte. Une petite chose épouvantée, toute mouillée, couverte de boue, se précipite dans la chambre. C'était son cher Noiraud !

Johnnie le saisit dans ses bras, le serra sur son cœur, le couvrit de baisers ; puis, moitié riant, moitié pleurant, il le porta près du feu, le réchauffa, le fit bien sécher, tout en lui parlant et le caressant. Bientôt, Noiraud se sentit remis des fatigues de son long voyage et des nombreuses aventures qui lui étaient arrivées ; et, quand la mère de Johnnie revint à la maison, l'enfant et le chat étaient en train de jouer ensemble, comme s'ils ne s'étaient jamais quittés.



Johnnie ne comprit jamais tout à fait ce que Noiraud essaya de lui raconter de ses étranges aventures, depuis le moment où il avait quitté la chaumière ; mais sa maman rendit l'argent qu'elle avait reçu en échange du petit chat, et, pendant de longues années elle, Johnnie et Noiraud vécurent heureux ensemble.

Le Père Renard

La nuit était belle, et deux petits renards étaient en train de jouer au clair de lune devant le terrier de leurs parents.



Le père et la mère les surveillaient, tandis qu'ils prenaient leurs ébats sur l'herbe, courant après la queue l'un de l'autre, et faisant semblant de se mordre et de se donner des coups de griffes.

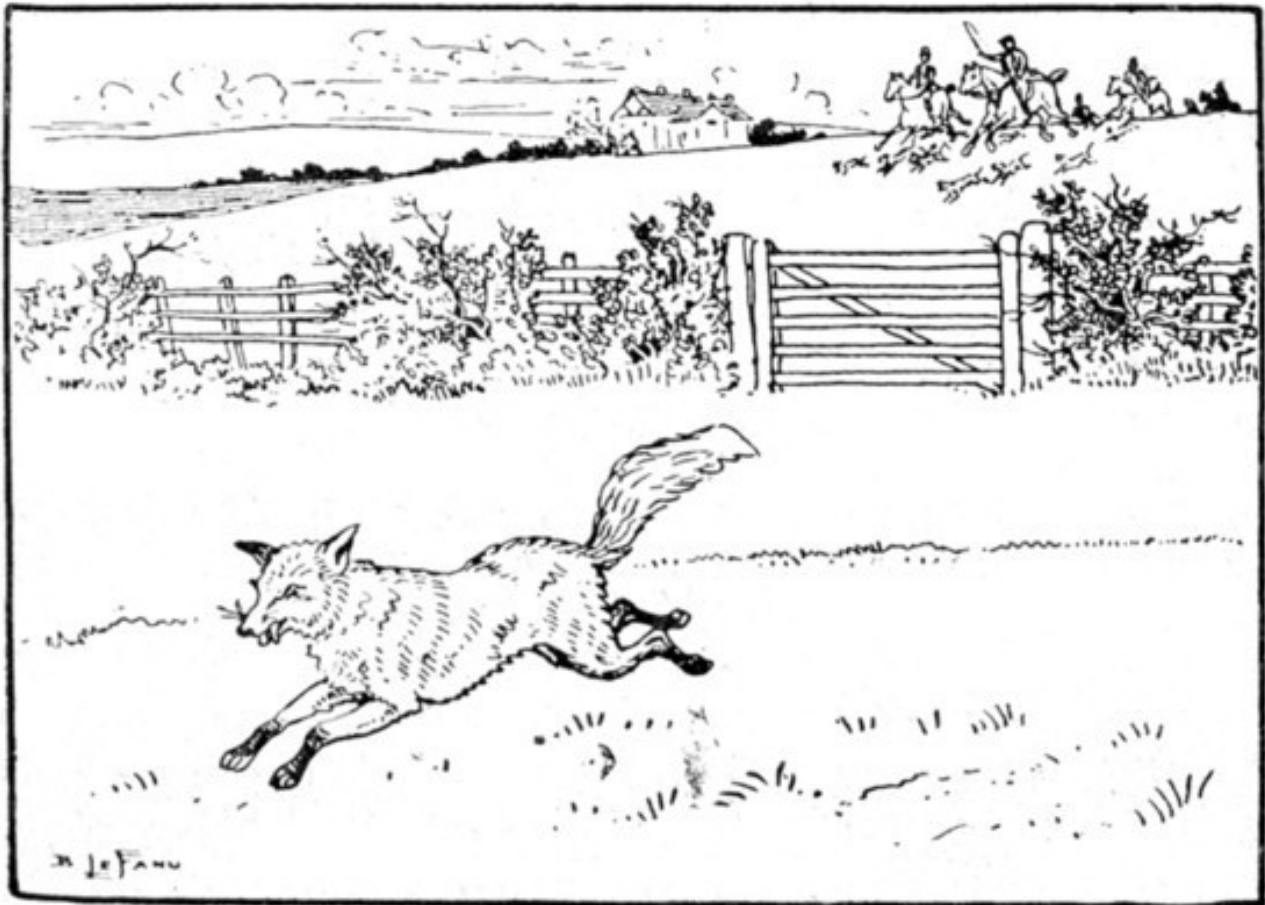
Minuit sonna, et les jeunes renards allèrent se coucher avec leur papa et leur maman. Bientôt, tout fut tranquille, et la lune, voyant qu'on n'avait plus besoin d'elle, se cacha derrière un nuage.

— « Écoutez ! Taïaut ! taïaut ! »

— « Qu'est-ce que cela ? » s'écria le Renard, en se levant d'un bond et regardant hors de son trou à la dérobée.

Des hommes vêtus de rouge et des dames à cheval montaient le flanc de la colline. Un homme, un cor à la main, chevauchait en avant ; une meute de chiens, à l'air affamé, l'entourait, lui et son cheval,

— « Il faut que je parte », dit Père Renard ; et le voilà qui s'élançe hors de son trou, qui descend la colline et qui traverse la belle plaine verte, hommes, femmes, chevaux et chiens à ses trousses et poussant des cris.



La chasse traversa des villages et des terrains communaux. Et Père Renard courait toujours, tirant la langue, haletant. Les chevaux et les chiens le serraient de près - encore un moment et il serait pris, - mais il aperçut un trou dans le tronc d'un vieil arbre, et il s'y jeta.

Les chiens se réunirent autour de l'arbre, aboyant, grattant l'écorce, faisant des bonds, la gueule grande ouverte, essayant d'atteindre le pauvre Renard. Mais le piqueur les rappela, et Père Renard pensa qu'il était sauvé.

Hélas ! le fouet du piqueur le détrompa bientôt, et de nouveau on lui donna la chasse par monts et par vaux.

Mais il avait repris haleine ; il courait bien et sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'enfin, après mille tours et mille détours, il se trouva à un jet de pierre de sa demeure. Alors, pensant que les chiens pourraient tuer sa femme et ses petits, il fit un détour encore, et se dirigea vers la rivière.

La meute le suivit ; sans l'ombre d'une hésitation, Père Renard sauta dans la rivière, et nagea jusqu'au milieu.



Quelques-uns des chiens s'arrêtèrent au bord de l'eau, en hésitant ; mais d'autres, plus courageux, les poussèrent de côté, décidés à poursuivre Père Renard, quand bien même le courant devrait les emporter.

Mais, à l'endroit même où Père Renard avait sauté, la rivière coulait près d'un moulin, et, comme il eût été dangereux pour les chiens, à cause du courant qui était très fort, de poursuivre Père Renard, et comme la brave bête s'était comportée vaillamment, le piqueur rappela la meute, et on laissa Père Renard vivre ou mourir en paix.

Mais il ne fut pas noyé oh non ! C'était un renard bien trop adroit ! Il trouva moyen de regagner la terre à la nage, et s'en retourna au milieu de sa famille inquiète, qui écouta, fière et attendrie, le récit de ses exploits.

Un ménage de souris

Un ménage de Souris demeurait dans la salle à manger, derrière la boiserie.

C'étaient de très bonnes souris ; elles ne mangeaient jamais plus que cela ne leur était bon, et elles avaient toujours soin de garder quelques provisions en réserve, au cas où un ami serait venu leur faire visite.

Or, un jour, elles s'aperçurent avec épouvante qu'elles avaient tout mangé jusqu'à la dernière miette, y compris même le délicat morceau de fromage sec et moisi qui attendait toujours dans un coin qu'un ami vînt le manger.

Il n'était pas possible que cela durât ; aussi le mari partit en trotinant pour chercher quelque chose de bon.

Il traversa la salle à manger et entra dans la cuisine, qu'il traversa à son tour pour aller dans l'office. Là, - oh ! que ça sentait bon ! Sur une étagère, il vit un beau fromage de Hollande.



Il en mangea tant qu'il put, puis s'en retourna à son trou en courant, emportant un gros morceau de fromage pour Madame la Souris.

Quand Marie, la cuisinière, entra dans la cuisine, elle vit qu'on avait mangé un gros morceau de fromage.

— « Oh ! ces affreuses souris, je ne serai pas en reste avec elles. »



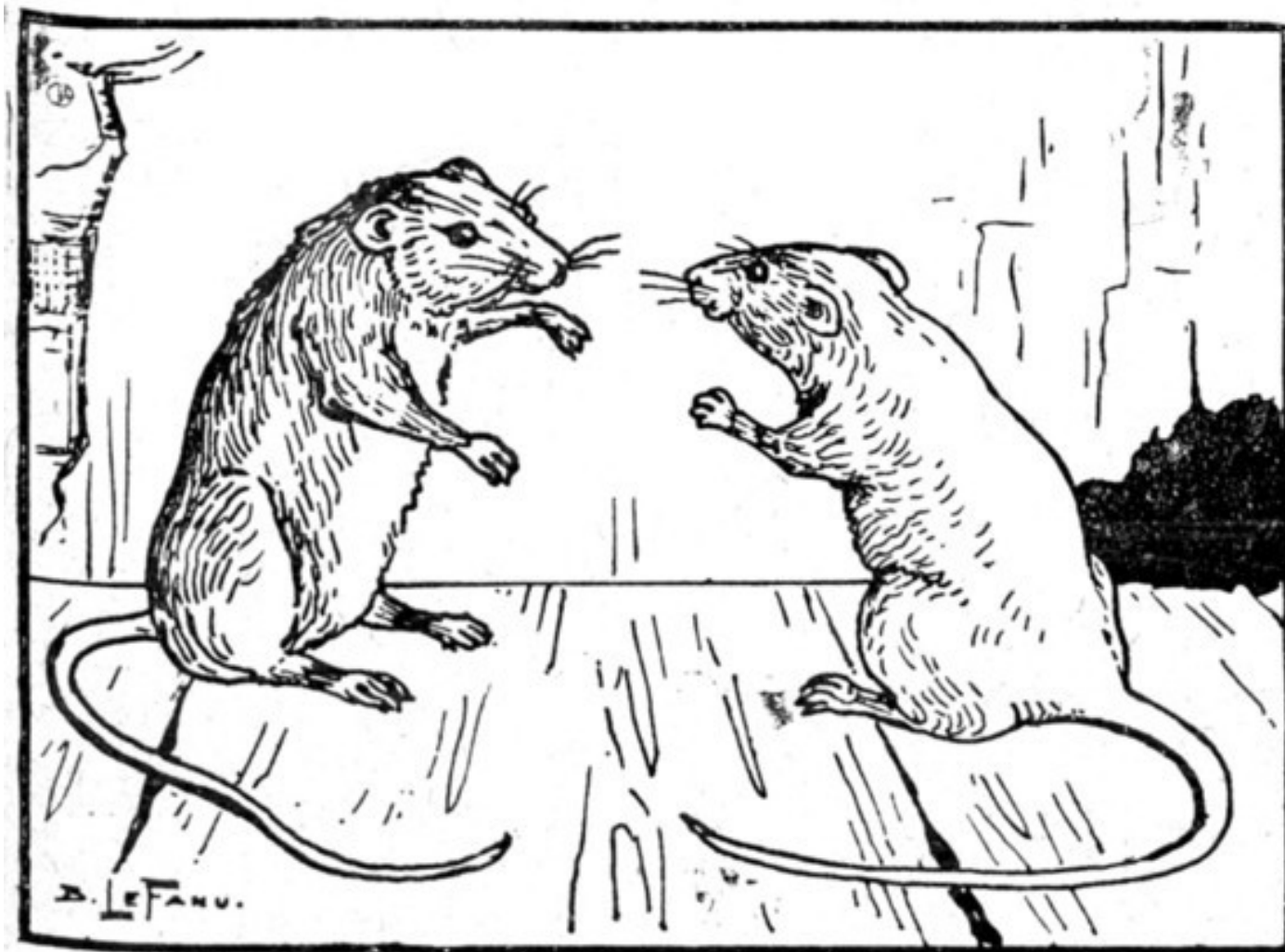
Elle prit une souricière, fit griller un morceau de fromage, et l'y déposa ; appât tentant, - comme les souris s'en aperçurent bientôt. Car Madame Souris avait tant aimé le fromage que Monsieur lui avait rapporté qu'elle le mangea tout entier, et envoya son mari lui en chercher d'autre. Mais il revint de son second voyage dans l'office en grande hâte.

Il raconta à Madame la Souris, qu'en arrivant dans l'office il avait senti quelque chose de meilleur encore que ce qu'ils venaient de manger ; et que, en regardant autour de lui, il avait vu quelque chose, - qui ressemblait à du fromage, mais avait une bien meilleure odeur, - suspendu à un crochet dans une drôle de petite maison.

Il ajouta qu'il n'avait pas voulu y toucher avant d'avoir - en bon mari - raconté la chose à sa femme.

Madame la Souris l'engagea à ne se mêler en rien de cette étrange et nouvelle sorte de nourriture.

— « Il faut faire bien attention en ce monde », dit-elle, « les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent ; on peut être trompé - même par un morceau de fromage. »



Ah ! c'était une souris très intelligente, et qui connaissait bien le monde. Mais son mari ne la croyait pas si sensée qu'elle l'était en réalité ; il dit que cela ne pouvait toujours pas lui faire du mal s'il se contentait de regarder, et le voilà parti en trotinant.

Le fromage sentait encore meilleur cette fois, et il se dit qu'en vérité il ne pouvait y avoir aucun mal à le toucher seulement.

Et il y toucha. Clic ! fit la trappe, et voilà l'imprudent pris au piège.

Marie courut à l'office en entendant le bruit, et vit la souris dans la souricière :

— « Tu ne me voleras plus mon fromage, vilaine bête ! » dit-elle. « Tiens, Minet ! Minet ! »

Et un beau chat blanc arriva en courant.



Madame la Souris attendit son mari ; elle l'attendit et l'attendit encore ; mais il ne venait toujours pas, et, très inquiète, elle partit à sa recherche.

Elle traversa la salle à manger, et entra dans la cuisine, qu'elle traversa à son tour pour entrer dans l'office, tout comme son mari avait fait avant elle.

Dans l'office, elle sentit une odeur délicieuse.

— « Oh ! que cela sent bon ! » s'écria-t-elle ; et, voyant que cela provenait d'un objet suspendu à un crochet dans une drôle de petite liaison, dont la porte était hospitalièrement ouverte, elle y fourra la tête.

— « Ce doit être là la maison dont mon mari m'a parlé, » se dit-elle. « Il a suivi mon conseil, après tout. Ah ! il a joliment bien fait de ne pas s'occuper de cette chose - les hommes sont si maladroits ! Mais que cela sent donc bon ! » Et elle avança un peu dans le couloir de l'étrange petite maison.

— « Cela ne peut pas me faire mal, bien sûr, si je ne fais qu'y toucher. »

Elle y toucha, et clac ! fit la trappe. Mais au moment où elle s'abaissait, Madame la Souris fit un bond en arrière ; et la trappe lui tomba sur la queue, et un bout de sa queue resta pris.

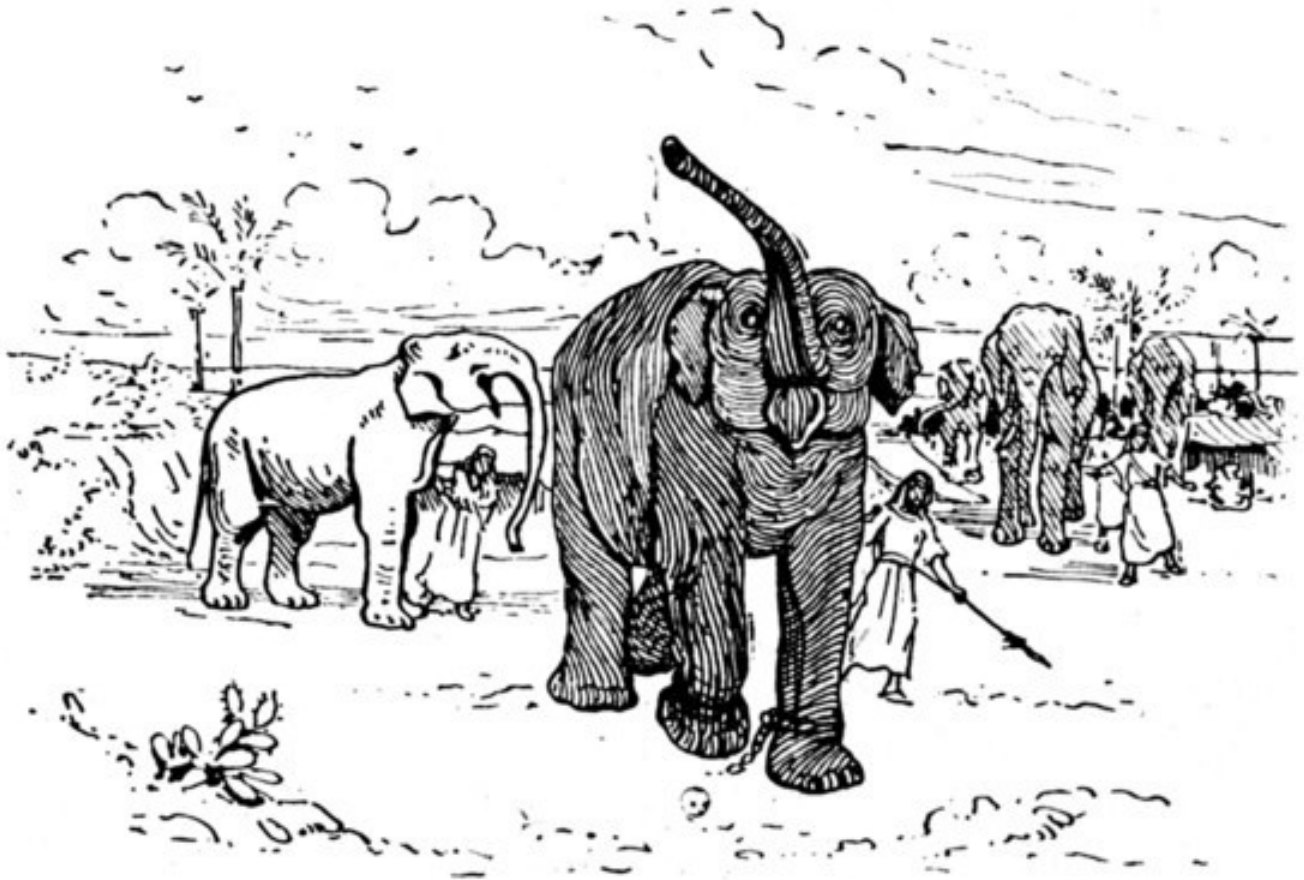
Madame la Souris redescendit à reculons le petit couloir de la petite maison, poussa la porte qui s'ouvrit, et s'enfuit chez elle.

Elle y trouva son mari qui avait réussi à s'échapper des griffes du chat blanc.

Alors tous les deux discutèrent un moment, afin de savoir à qui la faute s'ils avaient failli mourir de peur tous deux ; mais, à la fin, ils s'embrassèrent, et, comme ils résolurent de ne plus jamais se mêler de fromage grillé, quelque bonne odeur qu'il eût, ils vécurent heureux par la suite, et terminèrent leurs jours en paix.

Mango et son maître

Le maître de Mango avait eu du mal à l'appivoiser : il avait si mauvais caractère qu'aucun des autres éléphants ne voulait avoir affaire à lui.



Mango en était très vexé, et par un chaud après-midi, il devint si furieux qu'il brisa les chaînes qui lui entravaient, les pieds ; puis il se précipita, en barrissant, parmi les autres éléphants qui somnolaient tranquilles, sur plusieurs rangs, auprès des tentes de leurs maîtres ; il frappait du pied, donnait des coups dans le tas avec sa trompe, tant et si bien, qu'à la fin ils se tournèrent tous contre lui, et le chassèrent de leurs rangs. Et Mango s'enfuit dans le désert.

Il erra pendant quelques jours, en quête de nourriture ; mais il n'en put trouver assez pour son grand corps ; et le pauvre Mango ne tarda pas à être menacé de mourir de faim. C'est alors qu'il fut trouvé par quelques-uns des maîtres des autres éléphants qui étaient à sa recherche, et ils le ramenèrent au campement.

— « Un éléphant d'un si mauvais naturel mérite d'être tué », dirent les hommes, et tous les autres éléphants approuvèrent par de joyeux barrissements.

Mais l'un des maîtres voulut donner à Mango une dernière chance.

— « Donnez-le-moi, dit-il, et je verrai ce que j'en pourrai faire. »

Pendant quelques jours, Mango se comporta très bien ; mais, quand il eut été bien nourri pendant quelque temps, et qu'il sentit les forces lui revenir, il redevint aussi mauvais qu'auparavant.

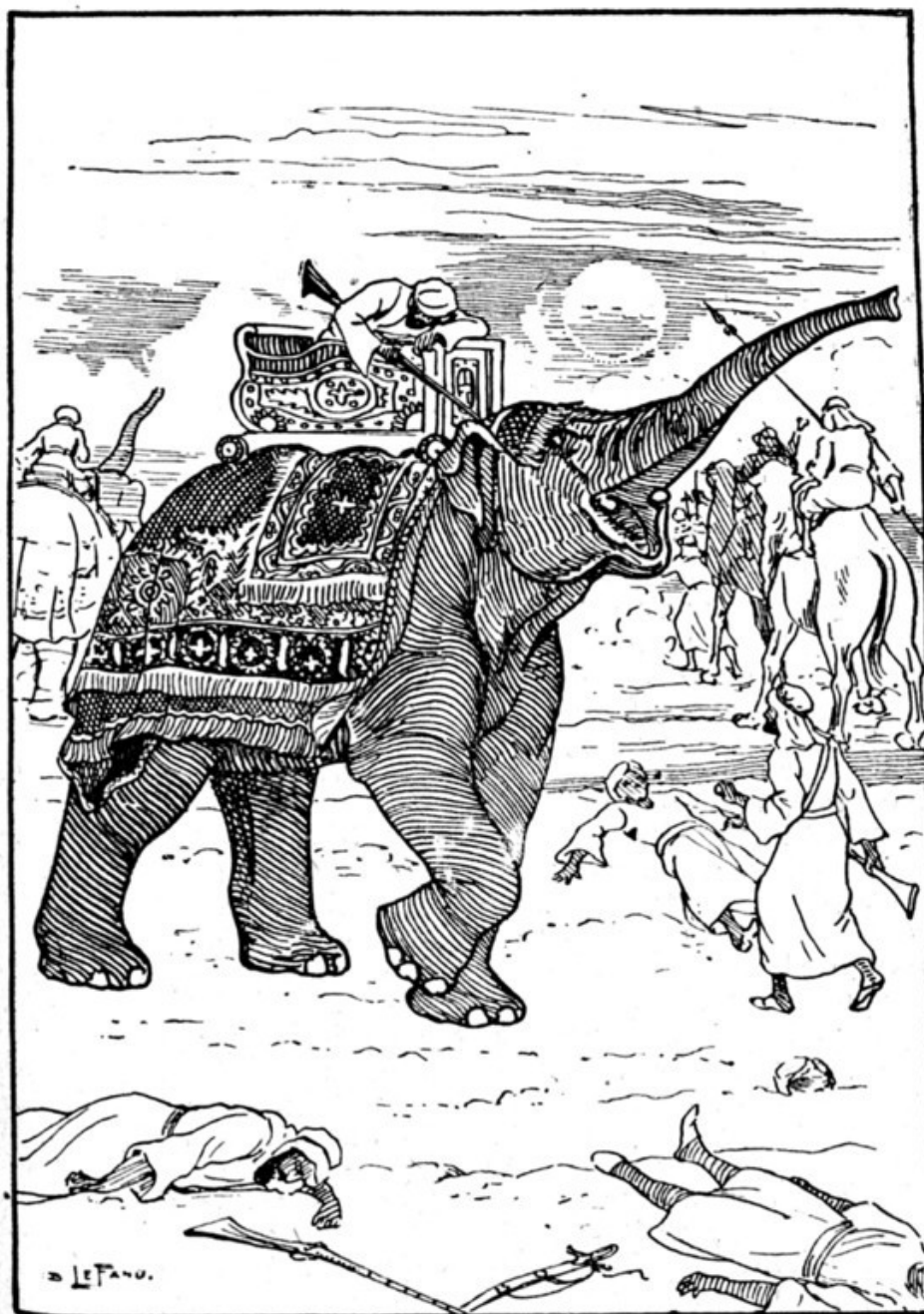
Toutefois, son maître ne se découragea pas facilement ; il se mit à réfléchir et arriva à cette conclusion que Mango n'était pas un mauvais éléphant, au fond, mais que son méchant caractère et ses vilaines habitudes venaient de ce qu'il n'avait pas assez à faire. C'était un éléphant vigoureux, et son maître fut convaincu qu'il lui fallait une vie active pour le maintenir en bonne humeur et le rendre heureux.

Les maîtres des éléphants, parmi lesquels était Mango, se trouvaient en guerre avec les propriétaires d'une autre troupe d'éléphants. Le maître de Mango devait aller à l'endroit où la bataille faisait rage, et il résolut d'emmener Mango avec lui, et de voir s'il ne pourrait pas en faire un bon éléphant de combat.

Déjà Mango commençait à connaître son maître, et, comme il était toujours bien traité, il s'était un peu apprivoisé et était beaucoup plus disposé qu'autrefois à faire ce qu'on lui disait.

Ainsi donc, Mango et son maître partirent avec les autres éléphants et leurs maîtres, tous en ordre de bataille. D'abord venaient les chameaux et leurs conducteurs, avec des fusils et de longues lances, puis les fantassins, et, derrière eux, les éléphants, des soldats sur leur dos.

Sur le dos de Mango était assis son maître ; il avait un long fusil, et des draperies flottantes, et sa barbe était d'un noir de jais. La ceinture qui entourait sa taille était garnie de pistolets, et un long sabre recourbé pendait à son côté.



La bataille fut livrée dans le désert. Ce ne fut de tous côtés que cris, coups de feu, bruit de fer frappant le fer, et, dominant le tumulte, le barrissement des éléphants ; et Mango se faisait entendre plus que tout autre, tandis qu'il portait son maître, tantôt ici, tantôt là, parmi la foule des combattants, hommes et animaux.

Son maître se battit bravement ; mais le sort lui fut contraire, à lui et à ses compagnons, et, avant la nuit, ceux qui restaient des siens, sauf les blessés, regagnèrent leurs tentes.

Mango, dont le conducteur avait été tué dès le début de la bataille et qui était lui-même sérieusement blessé, voulut continuer la lutte ; mais, depuis quelque temps, le cri de guerre de son maître ne se faisait plus entendre, et aucun coup n'avait été tiré de son long fusil. Mango commença à penser qu'il devait y avoir quelque chose et, se frayant un passage hors de la mêlée, il se retira à l'écart, et, s'agenouillant sur le sol, invita son maître à descendre, mais en vain ; alors Mango leva sa trompe jusqu'à ce qu'il pût toucher le corps de son maître, l'enleva et le déposa doucement à terre.

Son maître resta étendu sans un mouvement, les yeux fermés, un bras replié sous lui.

Mango pensa qu'il dormait, et il lui souffla doucement au visage. Le bruit de la bataille se rapprochait, et Mango était bien sûr que ce n'était pas là un bon endroit pour dormir. Mais le maître de Mango n'ouvrait toujours pas les yeux, si bien que l'éléphant se dit qu'il avait dû se passer quelque chose de grave. Alors il souleva le corps et le remit sur son dos.

Il quitta le lieu du combat et, quand il l'eut laissé loin derrière lui, il s'arrêta, et, de nouveau, déposa son maître sur le sol. Ils se trouvaient auprès de rochers, et sous un palmier, il y avait une source d'eau claire et fraîche.



Mango prit de l'eau dans sa trompe et la répandit sur le visage de son maître ; bientôt celui-ci ouvrit les yeux, souleva sa tête et regarda tout autour de lui avec étonnement. Ne voyant que Mango auprès de lui, il sourit et posa de nouveau sa tête sur le sol. Peu à peu il se sentit mieux, et, se mettant sur son séant, il dit à Mango de le remettre sur son dos et de reprendre à pas lents la direction du camp. Ils n'y arrivèrent que dans l'après-midi du lendemain, Mango réussit avec peine à atteindre la tente ; alors seulement il se coucha par terre et perdit connaissance.

Mais le maître de Mango n'eut plus jamais rien à lui reprocher ; car, bien qu'il ne permît à personne de le toucher, il fut toujours, pour son maître, le meilleur et le plus docile des éléphants ; et si son maître avait voulu qu'il donnât sa vie pour lui, Mango l'aurait donnée ; mais, comme bien vous pensez, son maître ne voulut jamais une chose pareille, car Mango était devenu son meilleur ami.

Carlo et les oiseaux blessés

Il se nommait Carlo, et c'était un chien de Terre-Neuve. Quand Carlo n'était encore qu'un jeune chien, son maître, qui était un grand chasseur, l'emmenait à la chasse avec lui. Il disait à Carlo qu'il voulait le dresser mais Carlo ne comprenait ce qu'il voulait dire par cela.



Quand son maître avait tiré un oiseau et que celui-ci tombait à terre parmi les roseaux qui croissaient dans les marécages, au lieu de courir après et de le rapporter à son maître, Carlo, qui, bien qu'il fût grand et fort pour son âge, avait le cœur tendre et compatissant, restait immobile, et poussait de petits gémissements.

Cependant, il apprit avec le temps que, bien que son maître eût une opinion, et lui une autre toute différente, il n'y avait qu'un seul bâton, qui ne lui appartenait pas, à lui, Carlo, et bientôt il courut chercher les oiseaux aussi vite que son maître pouvait le désirer.

Or, il arriva qu'un jour son maître tira un canard sauvage et le blessa. Carlo courut parmi les roseaux, cherchant de-ci de-là, mais l'oiseau avait réussi à se traîner à quelque distance, et Carlo ne le trouva pas tout de suite.

Il le trouva cependant, et, le saisissant dans sa gueule, il allait l'apporter à son maître, quand le canard lui demanda grâce d'un ton si plaintif que Carlo le lâcha. Mais son maître le sifflait avec impatience, et Carlo reprenant la bête courut la déposer à ses pieds.

Toute la nuit, les cris de l'oiseau résonnèrent aux oreilles de Carlo. Comment se faisait-il que son maître, qui n'aurait pas voulu faire de mal à une mouche, prenait plaisir à faire souffrir ces pauvres oiseaux ? Peut-être ne savait-il pas combien cela fait de mal aux oiseaux, de recevoir des coups de fusil. Alors, une bonne idée lui vint à l'esprit ; il savait que, lorsqu'il parlait à son maître en ce qu'on appelle le langage muet, son maître le comprenait toujours. Pourquoi n'essaierait-il pas de lui faire comprendre combien ces pauvres oiseaux trouvaient mauvais qu'on les tuât ?

Le lendemain, il partit encore à la chasse. Le premier oiseau que tira son maître tomba blessé parmi les roseaux, et Carlo courut à lui ; mais, au lieu de l'apporter, il resta auprès et attendit. Son maître vint voir pourquoi Carlo ne lui rapportait pas l'oiseau. Carlo le regarda en face, remua la queue, et lui dit, aussi clairement qu'un chien pouvait le faire, que c'était très cruel de faire tant de mal aux pauvres oiseaux, et il lui demanda d'épargner celui-là.

Son maître ne voulut pas l'écouter, et il essaya de l'éloigner. Mais Carlo tint bon comme un roc, et son maître, se fâchant, le frappa jusqu'à ce qu'il en fut tout meurtri. Cependant Carlo ne bougea pas, et l'oiseau qui, jusque-là, était resté immobile entre ses pattes, commença à s'agiter et essaya de s'envoler.

Le maître de Carlo, pensant qu'il allait s'échapper, fit feu. Carlo sentit une douleur cuisante dans le côté, et tomba sans connaissance ; et l'oiseau s'envola en chantant, disant ainsi merci au pauvre Carlo qui lui avait sauvé la vie.

Quand Carlo rouvrit les yeux, il se trouva dans l'écurie, étendu sur de la paille ; son maître lui lavait sa blessure.

— « Mon pauvre vieux, ça va-t-il mieux, maintenant ? » lui demanda son maître.

Sur ces entrefaites une jeune femme entra dans l'écurie, et il ajouta :

« Mais c'est ta faute, tu sais ; tu n'avais qu'à ne pas faire l'entêté. »

— « Pauvre bonne bête ; je vaudrais bien qu'elle fût à moi ; on ne lui tirerait pas de coups de fusil, n'est-ce pas ? » dit la jeune femme, en posant sa main fraîche sur le front brûlant de Carlo.

— « Si vous le voulez, je vous le donne », reprit le maître de Carlo, « car il ne peut plus m'être utile maintenant. »



Ainsi Carlo changea de maître, et on ne t'emmena plus à la chasse ; mais il ne regretta pas ce qu'il avait fait, et il était heureux d'avoir sauvé la vie, ne fût-ce que d'un de ces pauvres oiseaux car, voyez-vous, bien qu'il fût grand et fort, il avait le cœur tendre et compatissant.



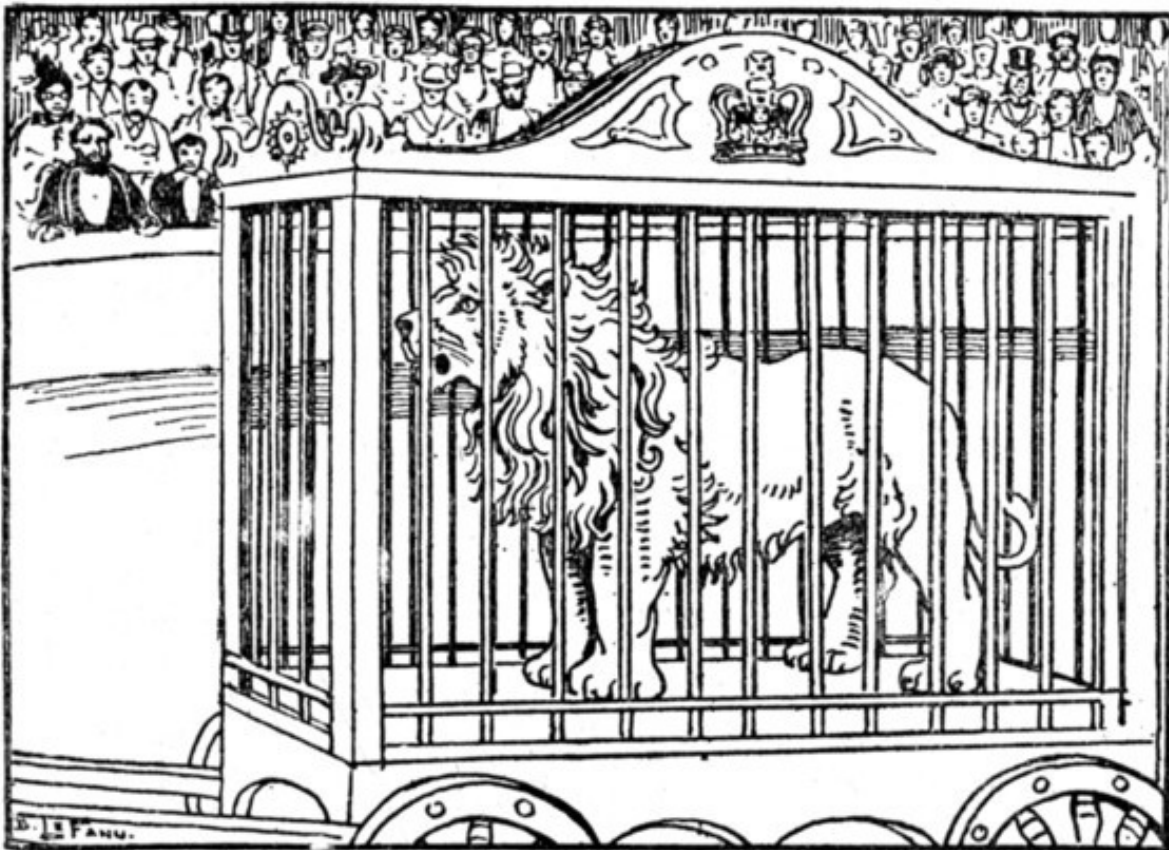
Léon au cirque

Léon était un lion, et, tous les jours, il avait à faire à bicyclette le tour d'une piste dans un cirque. Voyez-vous cela ? Un vrai lion d'Afrique, roi dans son pays, obligé de monter sur une machine, comme un pauvre être humain, - c'était écœurant ! Et Léon le dit à l'ours noir.

Mais l'ours noir se contenta de grogner. « Tout cela, c'est très joli », dit-il ; « mais pourquoi le faites-vous ? Je ne le ferais pas, moi. »

Ah voilà ! Pourquoi Léon le faisait-il ? Eh bien, Léon, quoiqu'il fût un lion d'Afrique et roi dans son pays, était né en captivité, et n'était plus, en ce moment, dans son pays à lui, mais en Angleterre, et cela faisait toute la différence.

Quand Léon était tout petit, le dompteur de la ménagerie à laquelle il appartenait, entra dans sa cage, et jouait avec lui ; puis on traînait Léon dans cette grande cage, tout autour du cirque, et tout le monde applaudissait à son apparition ; et quand le dompteur entra dans la cage, et qu'après avoir mis sa tête dans la gueule de Léon, il s'asseyait sur son dos et tirait un coup de fusil, on applaudissait encore plus fort, et Léon se sentait fier et heureux. Mais quand il fut plus grand et qu'on le fit sauter à travers des cerceaux enflammés, cela ne lui plut pas autant.



Un jour, une étincelle lui entra dans l'œil, et, depuis ce jour, il ne vit plus de cet œil-là. Alors son maître lui fit abandonner sa cage, et le fit monter à bicyclette ; et cela ne lui plut pas du tout.



Tous les soirs, après le spectacle, quand les animaux avaient été enfermés pour la nuit, Léon et Noka l'éléphant, et Tips le singe, restaient éveillés et se racontaient leurs ennuis, car Léon n'était pas le seul à se plaindre de son rôle et de la façon dont on le traitait. Oh ! Dieu non ! Noka, l'éléphant, n'aimait pas à avoir à porter sur son dos un être aussi insignifiant que Tips. Un éléphant royal (lui aussi avait été roi dans son pays) n'aurait dû servir que les membres les plus importants de la troupe, les prendre avec sa trompe pour leur faire faire le tour du cirque, pensait-il ; et Tips n'était pas content non plus, car il ne voyait pas pourquoi il lui fallait-être secoué indéfiniment, chaque soir, sur le dos d'un gros et vilain éléphant.

Un soir que Léon faisait les cent pas dans sa cage, songeant à tous ses ennuis, Tips, qui ne dormait pas non plus et qui jouait avec des cailloux dans sa cage, lui dit :



« Dis donc, Léon, j'ai réfléchi. »

— « Prends garde de te fatiguer », répliqua Léon, qui n'était pas de la meilleure humeur.

— « Oh ! tu n'as pas besoin d'être si sarcastique, comme si un singe ne

pouvait pas réfléchir autant qu'un lion cycliste. »

— « Ne parle pas de cela » dit Léon qui n'aimait point qu'on lui rappelât la bicyclette.

— « Eh bien, je n'en parlerai pas, si tu veux bien m'écouter ; j'ai une idée. »

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Ne sois pas si pressé ; réveillons d'abord l'éléphant ; il faut qu'il entende. »

Tips prit la pierre avec laquelle il venait de jouer, et la lança à l'éléphant qui dormait, agenouillé dans un coin de la cage. Mais la pierre rebondit, et l'éléphant ne s'éveilla pas.

— « Quel animal ! » dit le singe. « Tiens Léon, excite donc un peu l'ours noir avec le bout de ta queue ; tu es plus près de lui. »

Le lion passa sa queue à travers les barreaux de sa cage, et en balaya le visage de l'ours qui dormait dans la cage à côté. L'ours noir, qui était assez farouche, se leva d'un bond en grognant, et Léon alla se tapir dans un coin de sa cage.

— « Ne peux-tu pas garder ta queue pour toi ? » demanda l'ours, en colère. « Si seulement tu t'en servais pour ranimer le courage de ta lâche personne, peut-être ne te ferait-on pas monter à bicyclette. »

— « Vous n'avez pas besoin de me jeter toujours cette bicyclette à la tête », dit Léon, sur le point de pleurer.

L'ours se mit à ricaner.

— « Réveille donc ce gros paquet, là-bas, dans le coin, tu seras un bon ours, » dit le singe.

L'ours étendit la patte et donna trois ou quatre coups sur la tête de l'éléphant :

— « Si vous me réveillez encore, gare à vous », ajouta-t-il, et se pelotonnant de nouveau, il se rendormit.

— « Le diable emporte les mouches », dit l'éléphant en se réveillant.

— « Dis donc, j'ai une idée », dit le singe.

— « Je n'ai jamais dit que tu n'en avais pas », répliqua l'éléphant en bâillant.

— « Ne sois pas de mauvaise humeur », poursuivit Tips ; « c'est à propos de mes promenades sur ton dos. »

— « Hoo ! » fit Noka, avec un grognement, « ne rappelle pas les choses désagréables. »

— « Et à propos des promenades de Léon à bicyclette », continua le singe, « que diriez-vous si nous changions de rôle ? Léon monterait sur ton dos, et moi sur la bicyclette. »

— « Cela ferait mieux, assurément », répondit Noka. « Un éléphant royal portant, un lion, cela pourrait passer, mais un éléphant royal et un singe - pouah ! »

— « Ma foi, je me soucie, aussi peu que toi des arrangements actuels », dit Tips.

— « Mais je ne veux monter sur le dos de personne », dit Léon. « Les lions n'ont pas été créés pour cela. Je ne monterai sur rien. »

— « Et me prends-tu pour rien, moi ? » demanda l'éléphant.

— « Allons, allons, ne vous querellez pas, mais écoutez-moi », dit le singe.



« Supposons qu'un soir, quand nous serons sur la piste, je saute sur la bicyclette au lieu de sauter sur ton dos, et que Léon saute sur ton dos au lieu de sauter sur la bicyclette. »

— « Que dira le maître ? » demanda l'éléphant.

— « Que pourra-t-il dire quand ce sera fait ? Les gens croiront que c'est une partie du spectacle et si nous nous en tirons bien, le maître ne tiendra pas à les détromper », répondit Tips.

— « Mais je ne veux pas monter sur l'éléphant », dit Léon.

— « Oh ! ce ne sera que pour un soir, bien entendu », dit le singe, à qui la bicyclette de Léon faisait envie ; « et quand on verra comme j'ai bon air sur ta machine, on ne voudra plus t'y remettre. »

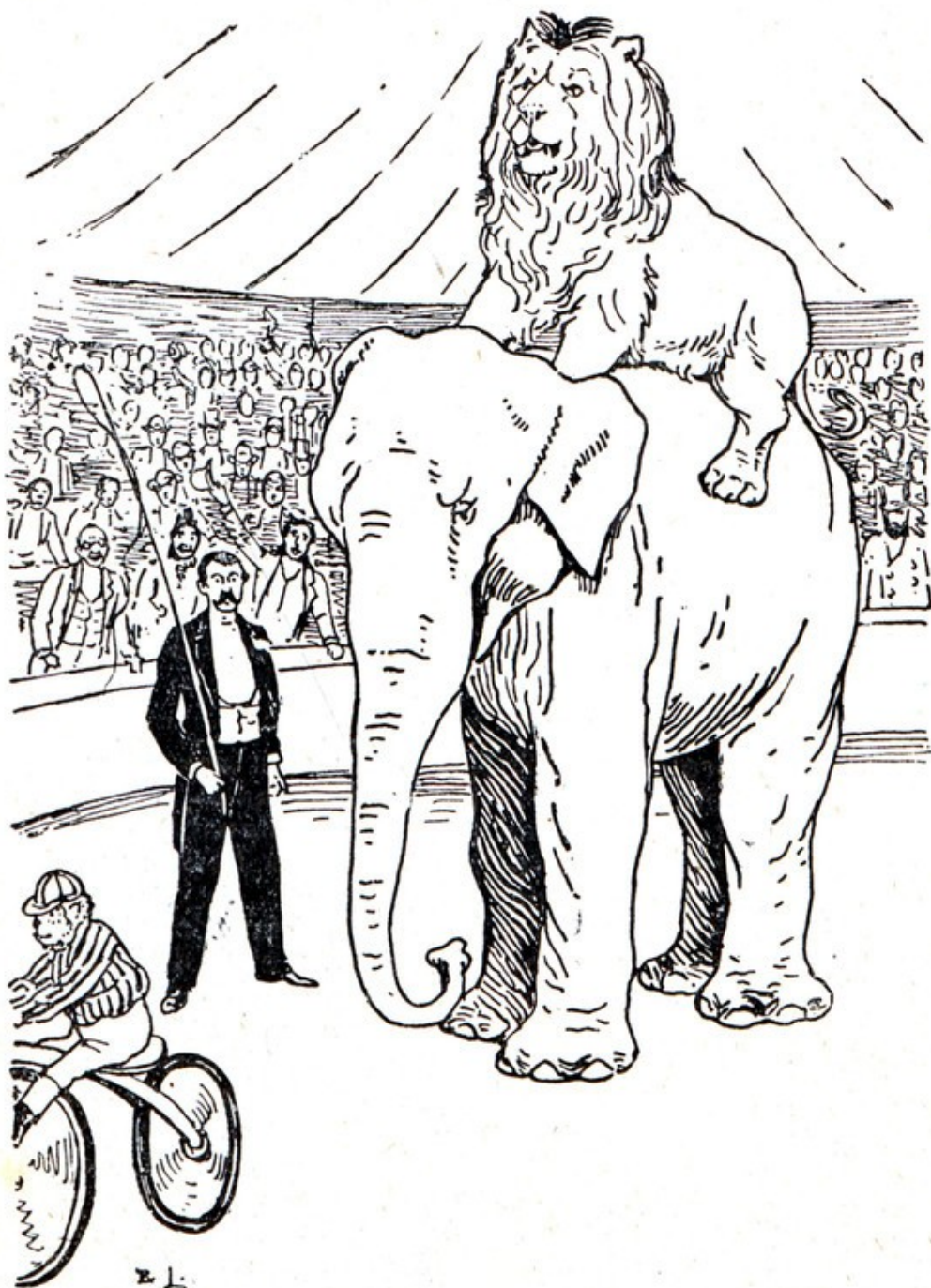
— « Il est certain qu'un singe ferait un meilleur cycliste », répartit le lion.

— « Oui », dit Tips, « et si tu es maladroit, si tu tombes de dessus le dos de Noka, on te remettra dans ta cage très probablement, et on te promènera autour du cirque, comme autrefois. »

— « Si tu le crois, je veux bien essayer », dit Léon en se couchant pour dormir.

Et cette nuit-là, Léon rêva qu'on le promenait autour du cirque dans une grande cage et que tout le monde l'applaudissait.

Le soir vint, et l'éléphant, Tips et Léon furent amenés dans le cirque pour jouer leur rôle. Tout le monde regarda avec étonnement ce lion qui montait à bicyclette, suivi d'un éléphant portant sur son dos un singe vêtu en jockey. Oh ! oh ! crièrent les spectateurs en frappant des mains avec plaisir. Quand le lion descendit de sa machine et que le clown le soutint pour que Léon y remontât, et que le singe s'élança du dos de l'éléphant sur la bicyclette, et que Léon s'élança sur le dos de l'éléphant, la joie des spectateurs devint du délire. Mais quand Tips se mit à pédaler



avec rage tout autour de l'arène, Noka marchant majestueusement derrière lui avec Léon sur son dos, tous se levèrent et crièrent : « bravo » jusqu'à ce que la voix leur manquât.

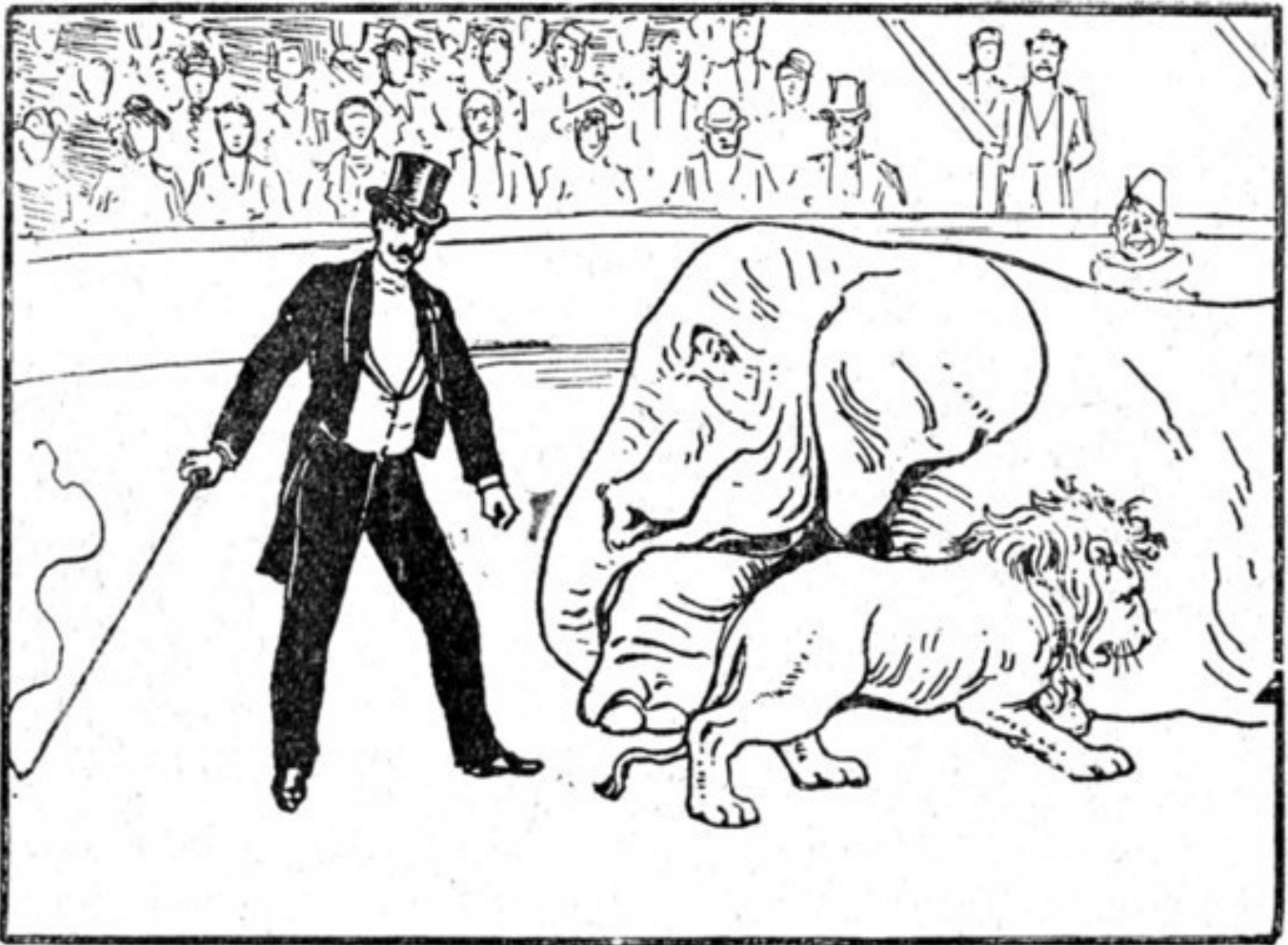
Le directeur du cirque fut aussi surpris que les spectateurs ; mais, quand il vit combien ils étaient contents, il laissa les animaux agir à leur guise, et, depuis ce soir-là Léon monta toujours sur le dos de Noka, et le singe sur la bicyclette.

Mais le pauvre Léon s'aperçut bientôt qu'il n'était pas fait du tout pour monter sur un éléphant ; à chaque instant il roulait par terre, et tout le monde riait, ce qui le blessait profondément.

Mais cela amusait beaucoup Noka ; et quand Léon tombait par terre, il le ramassait avec sa trompe, comme il eut fait d'un petit chat, et le rejetait sur son dos, d'une très drôle de façon.

— « Non, cela ne me plaît pas », dit un soir Léon à l'éléphant ; « demain, je reprendrai ma bicyclette. »

Mais le singe ne voulut pas lui laisser la bicyclette, et le fouet, du maître le fit sauter sur le dos de l'éléphant comme d'habitude.



— « Tu m'avais dit que si je tombais, on me remettrait dans la grande cage », dit Léon en grognant.

Mais Tips fit semblant de dormir.

— « Tu as fait ton chemin, dit l'éléphant, et tu devrais être satisfait ; vraiment il faut être un animal sans cœur pour préférer rester dans une cage, plutôt que de monter sur un éléphant royal. »

Et l'ours noir, qui par hasard ne dormait pas, ajouta, avec un grognement : « Il y a des gens qui ne sont jamais contents. »

Le caniche français

Il était une fois un officier français, du cadre de réserve, qui avait un caniche.

L'officier aimait beaucoup son chien ; mais la guerre ayant éclaté, on l'appela sous les drapeaux ; dans sa joie de reprendre du service actif, il laissa là le caniche sans penser à ce qu'il deviendrait ; et la pauvre bête se mit à errer à travers les rues de Paris, cherchant sa vie.



Peu de temps après que son maître l'eut abandonné, la ville fut assiégée par l'ennemi ; les provisions devinrent rares ; personne n'avait envie de donner, ne fût-ce qu'une vieille croûte de pain moisie, à un pauvre chien affamé, et le caniche maigrit de jour en jour.

Un jour, il passa devant une boucherie, et, voyant des morceaux de viande par terre, il entra dans la boutique en courant, dans l'intention de les ramasser ; mais le boucher s'écria : « Va-t'en, filou ! » et il le chassa. En se sauvant, le caniche faillit renverser un petit homme aux habits tout râpés.

Le petit homme se mit à rire, et caressa la tête du chien ; il ne paraissait pas en vouloir le moins du monde à maître Caniche, de l'avoir presque renversé.

— « Viens avec moi, mon petit toutou », dit-il, « tu n'es pas bien gras ; mais, avec un peu de soins, tu seras bientôt bon à manger ; et qui sait si on ne sera pas bien heureux de t'avoir un de ces jours ? »

Il sortit un morceau de ficelle de sa poche, et, l'attachant au collier du caniche, il emmena la pauvre bête.



Le caniche ne fit aucune résistance, car il pensait qu'autant valait être mangé que mourir de faim. Le petit homme l'emmena chez lui et, après l'avoir peigné et brossé, lui fit faire un bon repas.

— « S'il va me nourrir comme cela », pensa le caniche, « j'espère qu'il ne me mangera pas tout de suite. »

Tous les matins, le petit homme tâta et palpait les côtes du caniche pendant plus d'une heure, et, s'il voyait que l'animal engraissait, il se frottait les mains et se mettait à rire. Il traita le caniche avec tant de bonté que celui-ci s'attacha à son maître et commença à oublier qu'il ne l'engraissait que pour le manger.

Le maître du caniche avait une vie très triste. Il restait des jours entiers dans sa chambre, plongé dans la mélancolie, et le chien, qui désirait le remercier de ses bons traitements, s'efforçait de l'égayer par toutes sortes de tours, et était bien heureux s'il réussissait à le faire rire.

Un jour, le petit homme rapporta un violon, et alors le caniche apprit à danser, et son maître lui enseigna plusieurs tours.



Ils étaient devenus si bons camarades que le petit homme, bien qu'il fût de plus en plus maigre, était véritablement désolé, quand, après avoir palpé les côtes du caniche, il constatait que la bête avait engraissé.

— « Ah ! » disait-il, en secouant la tête tristement, « j'ai peur qu'il ne faille bientôt nous séparer, mon pauvre toutou. »

Quand le petit homme parlait ainsi, le caniche se sentait tout triste, et il se mettait à lécher la main de son maître en poussant de petits cris plaintifs. Un matin, cependant, l'homme entra dans la chambre, le visage joyeux ; et, prenant le caniche dans ses bras, il l'embrassa et s'écria les larmes aux yeux :

« Oh, mon petit ami, je ne serai pas condamné à te manger, après tout ! C'est trop bon pour y croire, car, vraiment j'ai fini par t'aimer beaucoup. »

Ils firent un bon repas, comme ils n'en avaient pas fait depuis longtemps, et le maître raconta au caniche que le siège de Paris était levé. Maître Caniche ne comprit pas grand-chose à tout ce que le petit homme lui raconta ; mais il comprit parfaitement qu'il n'était plus question pour lui d'être mangé ; dans sa joie, il se mit à danser à travers la chambre, et son maître, saisissant son violon, se mit à jouer un petit air gai.

Par la suite, le caniche découvrit que son maître était directeur d'un petit spectacle ambulante ; et, bien qu'il eût conscience d'avoir déchu dans le monde, comme on dit, il était complètement satisfait, et lui et son maître vécurent très heureux ensemble pendant de longues années.

Comment Jacko sauva la vie de son maître

Il y avait une fois un pauvre singe qui était couché dans la neige au sommet d'une haute montagne ; en Suisse.



Ce singe se nommait Jacko, et il était très malade.

Or, il arriva qu'un joueur d'orgue ambulante passa par là et vit le singe ; il le ramassa et l'emporta, avec lui, à la ferme où il devait passer la nuit.

Quand le joueur d'orgue arriva à la ferme, il prépara une bonne petite place pour Jacko au coin du feu ; et il le soigna pendant plusieurs jours jusqu'à ce que la pauvre bête fût tout à fait bien.

Quand le joueur d'orgue se remit en route, le singe l'accompagna. Maître Jacko était bien reconnaissant des soins qu'il avait reçus, et il faisait de son mieux pour récolter pour son maître le plus de gros sous possible, dans les villages qu'ils traversaient.

Mais le joueur d'orgue était très pauvre, et quelqu'un lui ayant dit qu'à Londres tout le monde était riche, il crut que, peut-être, il y gagnerait plus d'argent qu'en Suisse ; si bien que par un froid matin de printemps, il arriva à Londres avec

son Jacko.

Mais il fut plus malheureux encore à Londres qu'en Suisse. Il s'aperçut vite que les joueurs d'orgue y étaient plus nombreux, et les sous plus rares.

Les choses allèrent de mal en pis, et, un matin, le joueur d'orgue appela le singe auprès de son lit, et lui dit : « C'est fini, mon petit ami ; nous n'avons plus d'argent, et je suis trop malade pour sortir aujourd'hui ; couchons-nous et mourons ensemble. »



Mais Jacko était bien résolu à faire tout ce qu'il pourrait pour sauver son maître et lui-même ; aussi, après avoir recouvert le pauvre homme, du mieux qu'il put, avec le vieux tapis déchiré qui lui servait de couverture, il attendit que le joueur d'orgue fût endormi, puis il se glissa dehors.

Quand le joueur d'orgue se réveilla, il renversa par hasard une vieille cruche ébréchée qui se trouvait près de son lit. Dans cette cruche il mettait les sous qui lui restaient de son gain de la journée, quand il en restait, et ce n'était pas souvent ; mais, à sa grande surprise, deux gros sous roulèrent sous la table, - une grosse somme pour Jacko et son maître.

Le joueur d'orgue pouvait à peine en croire ses yeux ; car il était bien sûr que la cruche était vide quand il s'était endormi. Il rappela Jacko auprès de son lit et lui dit : « Tout n'est pas encore perdu. Voilà quatre sous ; prends-les et va nous acheter du pain. »

Jacko revint bientôt avec une miche, et il fut content quand son maître, après avoir mangé un peu, déclara qu'il se sentait mieux.

— « Il nous faut tirer le meilleur parti possible de ce pain » dit l'homme, en mettant deux morceaux sur une étagère, l'un pour Jacko, l'autre pour lui ; « ce sera le dernier que nous aurons, à moins que je ne guérisse et que je puisse travailler de nouveau. »

Mais il se trompait, car le lendemain il y avait encore de l'argent dans la cruche.

— « Voilà qui est étrange », dit le maître de Jacko ; « quelque bonne fée doit avoir pitié de nous. »

Le joueur d'orgue résolut de veiller cette nuit-là, afin de voir qui pouvait bien être cette bonne fée ; mais, comme sa maladie l'avait affaibli beaucoup, il s'endormit et, quand il se réveilla, la fée était déjà venue, et il y avait de l'argent dans le pot cassé.

Cela dura quelques jours ; mais un soir, le joueur d'orgue, qui reprenait des forces de plus en plus, réussit à se tenir éveillé ; il vit une petite forme noire qui se glissait jusqu'à la cruche, et il entendit le bruit de sous qui tombaient. Les rayons de la lune passaient à travers les volets de la fenêtre, et il vit non pas une fée, mais Jacko son singe. Il ne dit mot, et, le lendemain, quand Jacko, - croyant son maître endormi - se glissa tout doucement hors de la chambre, le joueur d'orgue le suivit.

Jacko descendit une rue, puis en monta une autre, son maître derrière lui, jusqu'à ce qu'il rencontrât un homme qui jouait de l'orgue et alors, il s'arrêta. L'homme continua de jouer, et Jacko, sans qu'il le vît, alla d'un passant à un autre et reçut un sou ou deux. Puis Jacko continua sa route, son maître toujours derrière lui. Il s'arrêta de nouveau auprès d'un joueur d'orgue, et recueillit quelques sous dans sa petite casquette. Mais, cette fois, l'homme remarqua son manège. Il fut très fâché et voulut saisir la casquette ; mais le singe fut plus prompt que lui, et, voyant tout à coup son maître à ses côtés, il courut à lui, déposa l'argent à ses pieds, et lui sauta sur les épaules.



Alors le maître de Jacko raconta l'histoire de sa maladie et des sous qui l'avaient empêché de mourir de faim.

La foule suivit Jacko et son maître jusque chez eux, applaudissant le singe qui restait assis sur l'épaule de son maître.

Depuis ce jour, le joueur d'orgue et Jacko furent meilleurs amis que jamais ; et je crois que l'homme avait bien raison d'aimer la bête, car Jacko était en vérité un singe très intelligent.

Boohoo le tigre

Il y avait une fois une tigresse et ses cinq petits qui vivaient aux Indes, dans la jungle. La tigresse était veuve ; son mari avait disparu quelque temps avant que commençât notre histoire. Il était parti pour la chasse, un jour, et n'était pas rentré dîner. La tigresse ne s'était point inquiétée, tout d'abord, parce que le tigre était très distrait et oubliait souvent l'heure du dîner bien qu'il n'oubliât jamais le dîner lui-même - qu'il trouvait toujours dans la forêt.



Deux jours entiers passèrent, et le tigre ne revint pas. Alors la tigresse commença à s'inquiéter, et, comme des jours et des semaines passèrent et que le tigre ne parut pas, elle finit par comprendre qu'il avait dû arriver quelque malheur, et que son pauvre mari n'était plus. Mais c'était une vaillante tigresse, et, bien que la forêt retentît quelque temps de ses cris de détresse, elle savait que, maintenant que le tigre était mort, ses petits n'avaient plus qu'elle pour les protéger et les nourrir ; aussi, oubliant son chagrin, elle se frotta les moustaches, lissa sa fourrure, et, de nouveau, fit face à la vie avec ce courage farouche qui l'avait rendue célèbre.

Le temps passa, les petits grandirent, et elle les emmena quelquefois avec elle quand elle partait pour la chasse.

— « Vous ne sauriez apprendre trop tôt à chercher votre vie », leur disait-elle,

« qui peut savoir si un jour je ne manquerai pas à l'heure du dîner, comme votre pauvre père ? »

Et la pauvre tigresse gémissait en elle-même.



C'étaient de bons petits tigres, bien sages, et ils s'efforçaient de leur mieux d'imiter leur mère ; mais souvent, quand la terre remuait sous les pas lourds des animaux de la forêt descendant boire à la rivière, ils tremblaient de tous leurs membres, et auraient bien voulu être en sûreté dans leur antre, au fond de la jungle. Quant à leur mère, elle paraissait ignorer ce que c'est que la crainte, et ce n'était rien pour elle que d'abattre le plus gros buffle et de l'emporter pour le souper. Ah ! c'était une bête courageuse !

Boohoo, le plus jeune des tigres, était le plus poltron de tous ; et sa mère, bien qu'elle l'aimât tendrement, était souvent obligée de le punir à cause de sa poltronnerie.

— « Boohoo, disait-elle en le caressant de sa grosse patte, si tu ne te conduis pas mieux la prochaine fois, je t'enverrai au grand homme blanc, et il me donnera un de ses petits à ta place. »

La tigresse ne savait pas ce que c'est qu'un homme blanc, elle n'en avait jamais vu ; mais tous les tigres de la forêt faisaient peur à leurs enfants avec la même histoire.

On disait dans la forêt que l'homme blanc emportait les méchants enfants, et qu'il laissait toujours un des siens à la place.

Or, de tous ses enfants, Boohoo était en vérité son favori, et elle le gâtait beaucoup. Il arrivait quelquefois que, lorsqu'elle voulait les emmener tous à la chasse, Boohoo disait qu'il n'était pas très bien, et priait qu'on le laissât ; et la tigresse, incapable de résister à ses prières, lui permettait de rester.

Un soir, la tigresse et ses quatre autres petits partirent pour la chasse. Boohoo, qui comme d'habitude, avait envie de faire le paresseux, se plaignit d'avoir une épine dans la patte, et fut laissé au logis. Il n'y eut pas grand-chose à faire ce jour-là, et la tigresse rentra avec ses petits plus tôt qu'à l'ordinaire.

— « Boohoo, cria la mère, qui était de mauvaise humeur, arrive ici et montre-moi ta patte. Tes frères me disent que tu n'y as pas d'épine et que c'est la paresse qui t'a retenu au logis. Par mes moustaches, tu vas recevoir trois bonnes claques si c'est vrai. »

Mais Boohoo ne répondit pas.

— « Boohoo ! Boohoo ! » cria la mère, « ce n'est pas la peine de te cacher ; arrive ici et reçois ton châtement bravement, en vrai tigre. »

Et la tigresse, dont la vue n'était plus aussi bonne qu'autrefois, se mit à parcourir son antre en furetant partout ; soudain, elle se trouva en présence d'un petit paquet de fourrure couvert de feuilles.

— « Inutile de faire semblant de dormir », dit-elle et, levant une patte, elle la posa sur le paquet de fourrure, et la promena tout du long, en sortant ses griffes.

Elle en avait fait autant plus d'une fois, lorsqu'elle voulait attirer l'attention de ses petits. Cela les chatouillait, et les faisait se redresser bien vite ; mais cela ne leur faisait jamais bien mal.

Cette fois, à la grande épouvante de la mère la peau du pauvre Boohoo sembla se détacher de son dos, et il ne resta plus qu'un petit corps tout blanc, étendu parmi les feuilles. Le petit être se leva sur son séant et se mit à crier ; la tigresse poussa un hurlement de surprise, et fit un bond en arrière. Cela ne ressemblait pas à Boohoo ; cela ne criait pas comme Boohoo. Oh Dieu non ! c'était bien différent. Qu'est-ce que cela pouvait être ?



Alors la tigresse se rappela ses menaces, et l'histoire de l'enfant de l'homme blanc. Cette vieille histoire serait-elle vraie, après tout ? L'homme blanc avait-il emporté son Boohoo, et avait-il laissé cet étrange petit monstre à sa place ?

Les quatre frères de Boohoo s'approchèrent à leur tour.



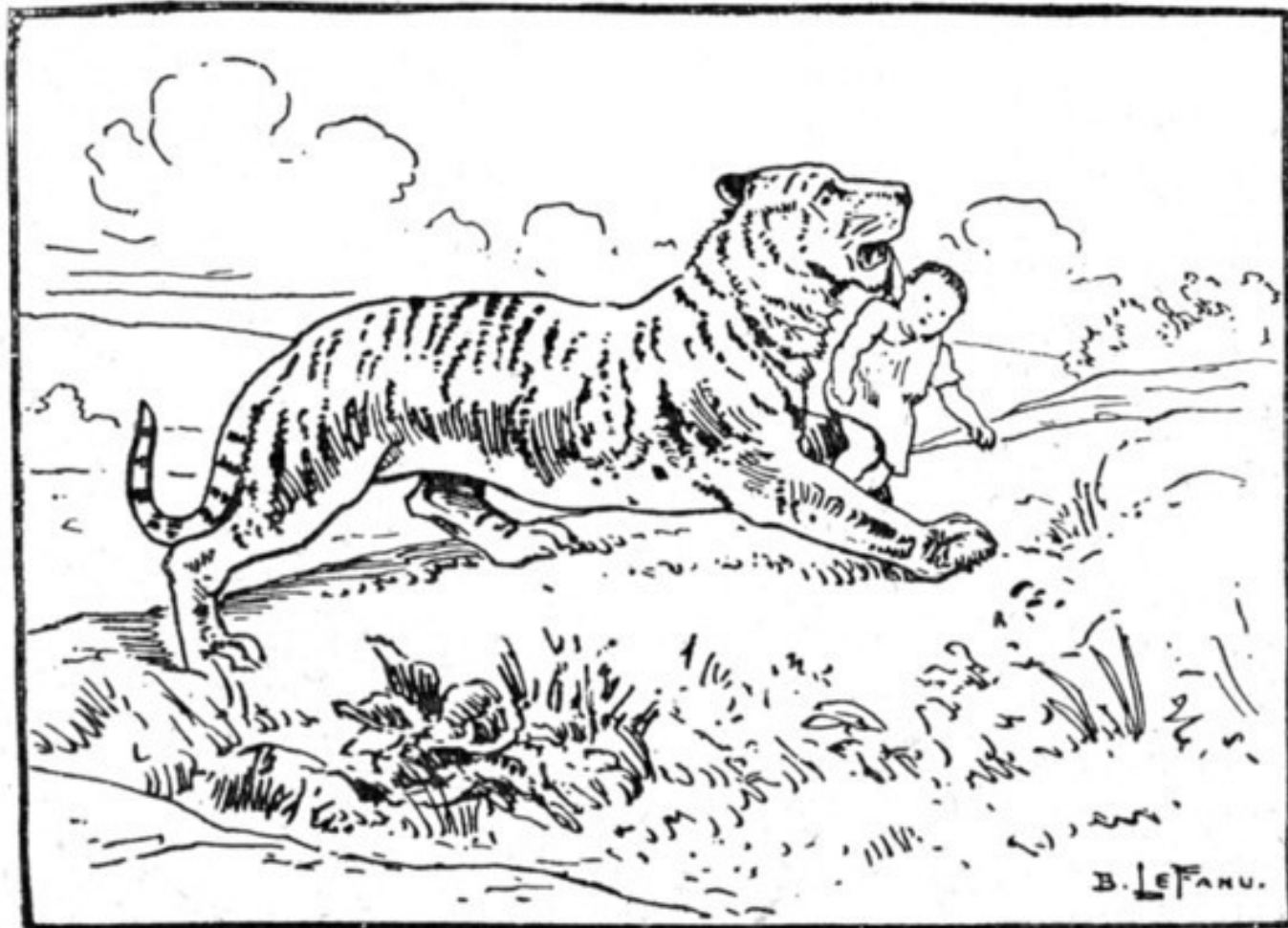
— « Où est Boohoo ? » demandèrent-ils. Mais la tigresse ne répondit pas ; elle essayait de se rappeler cette vieille histoire ; elle se faisait vieille, et sa mémoire n'était plus aussi bonne qu'autrefois. Ce vilain petit, corps tout blanc, était-ce toujours son Boohoo, ou bien était-ce le petit de l'homme blanc ? L'homme blanc avait-il emporté son petit, à elle, et lui avait-il laissé le sien en échange, ou bien avait-il changé le petit tigre en petit enfant blanc ? Si c'était l'enfant de l'homme blanc, elle savait bien ce qu'elle ferait ; elle le mangerait tout simplement ; mais si c'était son cher petit Boohoo ?

Toutes ces pensées la troublèrent et lui firent mal à la tête ; alors, elle recommanda à ses petits de ne pas toucher le petit tout blanc, et elle se coucha pour se reposer et réfléchir ; et, tout en réfléchissant, elle s'endormit. Quand elle se réveilla, les quatre frères de Boohoo et le nouveau venu jouaient dans l'antre.

— « Ça n'a pas l'air d'un petit d'homme », pensa la tigresse ; « toutefois, nous allons bien voir. Si c'en est un, l'homme blanc ne doit pas être bien loin ; s'il l'entend crier, il viendra à lui et je saurai que ce n'est pas mon Boohoo. Alors, je les

tuerai tous les deux, l'homme blanc et son petit, ou je l'obligerai à me rendre mon Boohoo. »

La tigresse prit l'enfant dans sa gueule avec précaution, l'emporta sur un petit monticule à peu de distance, de son antre, et l'y déposa ; puis elle se cacha dans un taillis tout près de là, pour voir ce qui allait arriver.

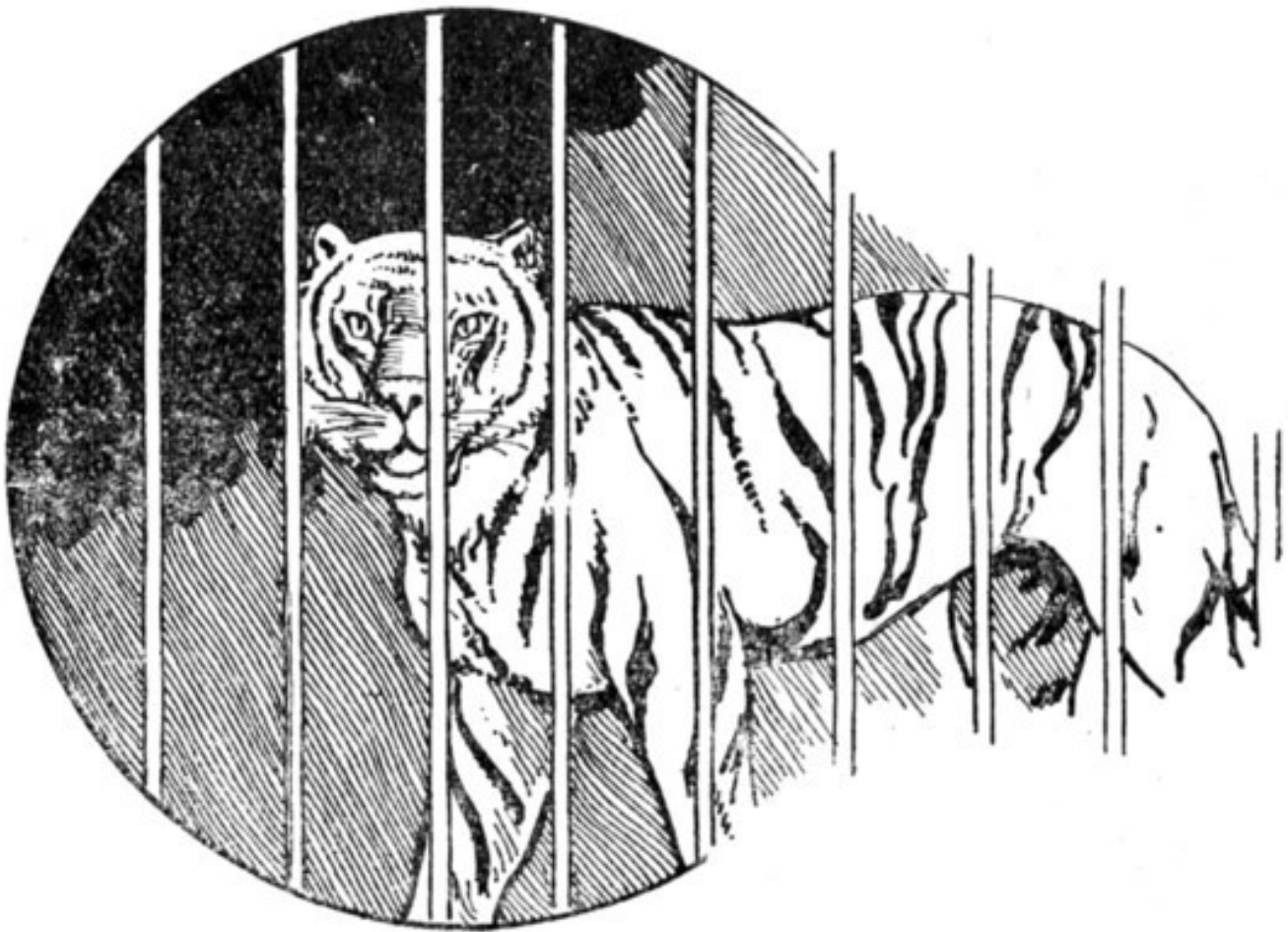


Elle y était à peine qu'elle entendit le petit crier. D'un bond elle s'élança au sommet du monticule. À sa grande joie, elle y trouva non pas le petit d'homme qu'elle y avait laissé, mais son cher Boohoo à elle.

Hélas ! sa joie fut de courte durée ; car elle commençait à peine d'interroger Boohoo sur ce qui était arrivé, que quelque chose lui enveloppa la tête ; à moitié aveuglée, elle lutta de toutes ses forces, mais elle fut ligotée et emportée.

Elle resta longtemps sans reprendre ses sens, et, quand elle fut enfin revenue à elle, elle se trouva, seule, sans Boohoo, ni aucun autre de ses petits, captive à bord d'un grand navire.

Elle en eut le cœur brisé ; elle refusa toute nourriture et ne fit plus attention à rien ; mais après avoir passé successivement sur plusieurs navires, elle se trouva, un matin, entourée de tous ses petits, dans une grande cage de fer, dans le Jardin d'Acclimatation de Londres.



Alors elle reprit courage, et fut heureuse encore ; car, bien qu'elle eût perdu la liberté, elle avait retrouvé son cher Boohoo et tous ses petits.